

Pascale ROBERT-DIARD
LA PETITE MENTEUSE
L'iconoclaste, Paris, 2022

Pascale Robert-Diard est, nous précise la quatrième de couverture, chroniqueuse judiciaire au Monde depuis vingt ans. Il semble qu'elle se soit inspirée d'un fait divers réel pour ce roman. Si le titre, qui résume le pitch, invite à douter des allégations de maltraitements sexuelles, et pourrait ainsi aller contre la pensée *main stream* actuelle qui présuppose la véracité de toute accusation et en interdirait tout mise en doute, l'intérêt du livre est de montrer la réelle complexité des choses. Vérité et mensonge ne s'opposent pas tant que ça, mais se combinent en fonction d'éléments autres que factuels. Un récit peut ainsi être à la fois, en même temps, vrai *et* faux, juste *et* mensonger.

L'intérêt du livre est de montrer comment l'histoire, la narration dit-on aujourd'hui, se construit à plusieurs, comment les questions préemptent les réponses et parfois les induisent, et comment ces dernières sont construites par des ressorts cachés. La honte, et tous les mécanismes de défense qu'elle impose, trouble le jeu de la vérité, fausse autant les réponses que l'indignation et l'empathie faussent les questions.

Un autre intérêt de l'ouvrage, c'est de remettre dans son contexte de complexité la notion de « consentement », et son ambivalence foncière. À l'adolescence, avant même toute connaissance, qu'est-ce que cela signifie que de consentir à l'expérience qui permettra la découverte justement de cette connaissance qui permettra un consentement éclairé ? À quoi sait-on que l'on consent lorsqu'on s'aventure en terre inconnue ? Comment pourrait-on d'ailleurs le savoir avant de l'avoir éprouvé ? Là encore, on peut être ambivalent, partagé, vouloir et ne pas vouloir, avoir peur et envie, souhaiter et redouter. Ce sera seulement après-coup que l'on pourra exprimer une opinion informée et en même temps déformée par l'expérience et ses détails. La grande découverte à l'adolescence, c'est bien celle de la sexualité, de sa sexualité. Entre le regard des autres sur son corps en transformation, et les ressentis mêmes de ce corps comment se construit-on ? Entre besoin d'affirmation et besoin de reconnaissance, où et comment se situer ? à cet âge, paraître s'écrit par-être, être par... les apparences. Mais est-on jamais autre chose dans le regard des autres que ce qui leur apparaît ? Depuis Platon, ce mépris pour les apparences, dévalorisées par les pures idées, continue ses ravages.

Autre point que ce récit met en évidence, c'est l'influence des réseaux sociaux, et des téléphones portables, sur ces processus de construction de soi. La séparation entre le privé et le public est attaquée à la fois par les nouvelles techniques de communication et par une espèce d'obligation de transparence – véritable viol de la vie privée. Tout ceci dans une atmosphère générale de valorisation des identités multiples et de déconstruction de la sexualité au profit des genres. Ce qui est présenté comme tolérance et permission peut être facilement perçu à l'adolescence comme incertitude. Il y a certainement autant de raisons de ne pas être à l'aise dans la construction d'une identité d'homme que de femme, et d'avoir du mal à se reconnaître dans les stéréotypes de genre appliqué à son sexe... et de rêver que l'herbe est plus verte dans l'autre groupe. Le point d'appui, contraignant certes, que pouvait être le biologique n'est plus un repère accepté, confondu qu'il est avec l'usage injuste et discriminant qui en a pu en être fait. On oublie qu'il n'en fut pas ainsi de tout temps, et que les pratiques sexuelles ont été bien différemment considérées, permises ou interdites, dans d'autres temps et d'autres cultures. Si elles ont toujours été accompagnées de limites, de prescriptions, de tabous, elles se sont construites autour de la procréation. Immense privilège visiblement réservé aux femmes dont on peut penser qu'il a alimenté les peurs et les envies des hommes. Vu sous cet angle, le patriarcat n'apparaît plus que comme un immense mécanisme de défense contre une impuissance, ou plutôt un in-pouvoir du masculin. Aux femmes le pouvoir de donner la vie, il ne restait aux hommes que celui de la prendre. Triste pouvoir en vérité. Le patriarcat ne serait-il donc en fin de compte qu'un énorme mensonge collectif ?